

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 33 (1900)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

AD. HARNACK. — L'ESSENCE DU CHRISTIANISME ¹.

Après avoir été suivies, l'hiver passé, par un auditoire régulier de six à sept cents étudiants de toutes les Facultés, ces conférences ont trouvé dès leur publication un accueil chaleureux bien au-delà du public universitaire, et ont paru déjà en quatrième édition. Le sujet et la personnalité de l'auteur les recommandaient déjà à l'attention ; M. Harnack lui-même les désigne, nous disent les éditeurs, comme donnant la quintessence de ses connaissances religieuses, théologiques et historiques. Les lecteurs de l'*Histoire des dogmes* se réjouiront les tout premiers de trouver dans ce petit volume un vivant résumé de la pensée du grand historien. Ce n'est pas cependant au public exclusivement théologique que s'adressait ce cours ; une ordonnance nette et simple, un langage limpide et, autant que possible, laïque, le rendent accessible à tout lecteur cultivé et réfléchi. C'est de ce point de vue aussi qu'il faut juger la récente publication ; l'auteur s'est interdit d'entrer dans des discussions et développements par trop théologiques ; l'eût-il voulu que le temps ne le lui eût pas permis.

Il s'agissait de présenter en seize heures l'essence du christianisme : entreprise périlleuse, mais c'est précisément ce qui fait la valeur de cet ouvrage. « Il n'est pas inutile d'embrasser une fois du regard les traits principaux, les points élevés du relief, et de considérer la matière énorme en une concentration qui rejette à

¹ *Das Wesen des Christentums*, sechzehn Vorlesungen vor Studierenden aller Facultäten im Wintersemester 1899-1900 an der Universität Berlin gehalten, von Adolf Harnack. — Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 190 pag.

l'arrière-plan tout ce qui est secondaire. » Dans un tel sommaire, il sera facile probablement de découvrir des lacunes, mais il serait injuste de s'y arrêter trop; bien plus, le centre même autour duquel M. Harnack groupe ses matériaux et la méthode de son groupement peuvent être indéfiniment discutés, au nom des différentes écoles théologiques. Mais on en sera détourné par le ton intentionnellement modéré qui règne dans toutes les pages de cette étude, écartant partout la polémique et la critique destructrice, pour rechercher ce qui édifie et ce qui convainc. Ce sont ses expériences les plus précieuses que le maître livre ici au public, sans abandonner, il est vrai, la réserve scientifique, et pourtant avec une chaleur d'expression et une conviction vraiment bienfaisantes. Dans sa préface, il nous dit lui-même : « Le christianisme évangélique consiste en une foule de tendances et de communions ecclésiastiques. Mais celles-ci, pour peu qu'elles réfléchissent sérieusement à ce qui leur a été donné, à ce qui fait leur vie, doivent sentir qu'elles sont profondément unies. Puisse-t-il être donné à cet exposé de fortifier la conscience de cette unité spirituelle. Ce qu'elle veut servir, c'est la science et la paix, et non la dispute ! »

Qu'est-ce que le christianisme? On le pressent, c'est en historien que M. Harnack va répondre à cette question. Il se défend dès l'abord de vouloir faire de l'apologétique, et il est vrai qu'il repousse toute spéculation sur la philosophie de la religion, son essence et sa nécessité. Mais il va sans dire que par sa nature même une entreprise de ce genre est une apologie; elle l'est par l'accent convaincu qui la pénètre, et le but définitif ressort nettement de bien des pages qui proclament l'absolue supériorité de la religion chrétienne; ainsi, page 41, « on voit... que l'Évangile n'est pas simplement une religion positive comme les autres, qu'il n'a rien de statuaire et de particulariste, que c'est donc la Religion même. Il peut régner en tous et il n'est enfermé dans aucun élément terrestre de façon à en être solidaire. » Et plus loin, page 82 : « C'est ici le message le plus profond et le plus large, qui saisit l'homme à sa racine et, dans le cadre du peuple juif, s'adresse à toute l'humanité : le message de Dieu le Père. Il n'est pas caduc, son contenu véritable se dépouille facilement de l'enveloppe nécessaire des formes historiques. Il n'a pas vieilli, mais triomphe aujourd'hui encore, fort et vivant, dominant tout le passé. Et celui qui l'a proclamé n'a encore cédé sa place à personne et donne tou-

jours à la vie des hommes son sens et son but, — lui, le Fils de Dieu. »

Où irons-nous puiser l'essence du christianisme? Avant tout, évidemment, dans la personne de Jésus-Christ et dans son Evangile. Mais avec raison M. Harnack ne s'en tient pas là. Toute personnalité puissante révèle une partie de sa valeur en ceux sur lesquels elle a agi. Nous trouverons ce reflet de l'action du fondateur dans l'étude de la première génération de disciples. L'historien va plus loin encore et fait suivre cet exposé d'un bref examen de l'histoire du christianisme. Car, dit-il, il ne s'agit pas d'une doctrine, mais d'une *vie*; et Christ lui-même était convaincu que cette religion produirait dans l'avenir de plus grandes choses encore qu'au temps de la fondation. « Pour connaître à fond une plante, nous devons considérer non seulement sa racine et son tronc, mais aussi son écorce, ses branches, ses fleurs,... » et ses fruits, ajouterons-nous.

Il en résulte tout naturellement deux parties d'égale dimension, dont la première étudie l'Evangile lui-même et la seconde son action dans l'histoire. Cette dernière rentrait davantage dans l'enseignement habituel du professeur; la première n'en est que plus digne d'attirer l'attention, d'autant que le sujet en est plus palpitant. Il ne peut être question pour nous d'en donner un compte rendu complet : comment résumer ce qui veut déjà être une essence? Bornons-nous à suivre les grandes lignes et à relever quelques traits ici et là.

Avant d'aborder la prédication de Jésus, quelques questions préliminaires. Les sources? ce seront presque exclusivement les synoptiques. On verra plus loin l'importance qu'a ce fait pour le jugement final de M. Harnack. Puis la question du surnaturel, que l'auteur aborde avec beaucoup de prudence et un peu d'obscurité; il n'oppose pas au miracle une négation philosophique, mais après quelques restrictions historiques concernant la crédulité des contemporains et la notion du miraculeux, il fait des concessions qui semblent laisser place à bien des faits évangéliques déconcertants pour le sens commun. « Nous avons la conviction inébranlable que ce qui arrive dans le temps et l'espace est soumis aux lois universelles du mouvement, qu'il n'y a donc pas de miracles dans ce sens (rupture de l'enchaînement naturel). Mais nous reconnaissons aussi que l'homme religieux est certain qu'il n'est pas enfermé dans un cours naturel aveugle et brutal, que ce cours

naturel sert à des buts supérieurs, qu'enfin l'on peut aller à sa rencontre (*ihm begegnen*) par une force intérieure et divine, de façon que tout serve au plus grand bien. Cette expérience sera toujours conçue comme un miracle dans les événements particuliers. Elle est inséparable de toute religion supérieure... Et comme nous vivons tous en première ligne non dans des concepts, mais dans des intuitions et dans une langue imagée, comment éviter de concevoir le divin et ce qui conduit à la liberté comme une force puissante qui intervient dans l'enchaînement naturel, le brise ou le suspend? » Cependant, ce qui lui importe surtout est de montrer aux lecteurs la place secondaire du miraculeux dans la foi chrétienne.

Nous arrivons à la personne de Jésus, introduite par un portrait sympathique du Précurseur. Et immédiatement nous abordons la prédication de Christ; et nous savons que « derrière chacune de ces maximes le Christ est là lui-même; » qu'elles ont puisé toute leur force dans son exemple constant, qu'il en a été la réalisation vivante. On ne peut s'empêcher cependant de trouver que la figure du prédicateur s'efface un peu derrière son enseignement, et que l'essence du christianisme en reçoit un caractère d'abstraction trop prononcé.

Le contenu de l'Évangile s'exprime dans trois grands cercles : 1° le règne de Dieu et sa venue; 2° Dieu le Père et la valeur infinie de l'âme humaine; 3° la meilleure justice et le règne de l'amour. Puis, dans un second chapitre, nous considérons la position de l'Évangile dans ses principales applications de détail, soit 1° l'Évangile et le monde, ou la question de l'ascèse; 2° l'Évangile et la pauvreté, ou la question sociale; 3° l'Évangile et le droit, ou la question de l'ordre terrestre; 4° l'Évangile et le travail, ou la question de la culture; 5° l'Évangile et le Fils de Dieu, ou la question christologique; 6° l'Évangile et la doctrine, ou la question confessionnelle. Parmi les quatre premières, relevons spécialement l'importance que M. Harnack donne à la question sociale, et la réponse qu'il fait à propos de la culture aux reproches adressés à l'Évangile, page 76 : « A supposer qu'il fût intervenu vivement dans ce domaine, n'aurait-il pas paru s'embarrasser de ces aspirations? Le travail, l'art, la science, la culture n'existent pas *in abstracto*, mais toujours dans une phase déterminée d'un temps.... Mais les phases changent. Nous voyons quel fardeau a été pour l'Église catholique l'alliance avec une époque particulière de la culture. »

Les deux dernières questions de ce chapitre sortent absolument

de ce cercle de sujets pratiques ; ce sont plutôt problèmes d'introduction, et il est clair que si l'auteur les place de la sorte en appendice, c'est qu'il a voulu par là-même marquer l'importance secondaire qu'il leur attribue. C'est sans doute la portion du livre qui prête le plus à la critique. Or, précisément, M. Harnack y est très catégorique. « Quelle position, demande-t-il, Jésus a-t-il prise lui-même vis-à-vis de l'Évangile qu'il annonçait ? » Et après une étude des deux titres de Fils de Dieu et de Messie, aussi exacte qu'elle peut l'être en s'en tenant aux synoptiques seuls, il conclut : « Le Fils ne fait pas partie intégrante de l'Évangile annoncé par Jésus, mais bien le Père seul, » page 91. « La formule : « Je suis le » Fils de Dieu » n'a pas été introduite par Jésus lui-même dans son Évangile, et en l'y plaçant à côté des autres formules (*Sätze*), on ajoute quelque chose à l'Évangile. » On peut se demander si c'est faire assez de cas, non seulement de la tradition johannique, — qu'elle soit ou non apostolique, — mais de l'attitude prise par Jésus d'après la narration synoptique, de la scène de Césarée, de ses discours paraboliques et eschatologiques ? Sans doute, la christologie en tant que système formulé est absente de l'Évangile ; mais le rôle central attribué à la personne de Christ comme médiateur et rédempteur n'a-t-il pas pour base des paroles et des actes bien précis du Maître lui-même ?

En posant ces questions, nous avons passé insensiblement à la seconde partie, *l'Évangile dans l'histoire*, car c'est comme introduction à cette dernière que nous trouvons mentionnées la mort et la résurrection de Jésus-Christ. M. Harnack ne cache pas leur importance comme source de la foi victorieuse non seulement de Paul, mais de la communauté primitive. « C'est la mort de Jésus pour nos péchés et sa résurrection qui ont raffermi l'impression gagnée au contact de sa personne et ont donné à la foi ce sûr appui : Il est mort pour nous en sacrifice, et Il vit, » page 98. Évidemment, pour l'auteur, c'est surtout par son influence historique que la mort de Christ est importante ; M. Harnack ajoute seulement : « Aucune réflexion rationnelle... ne pourra extirper des idées morales de l'humanité la conviction que l'injustice et le péché exigent une punition, et que partout où le juste souffre, une expiation humiliante et salutaire s'accomplit. » Cette pensée et d'autres de moindre importance ont conduit à la conviction inébranlable « que Jésus a accompli par sa mort quelque chose de décisif, et qu'il l'a fait « pour nous. »

Quant à la résurrection, M. Harnack distingue subtilement la

foi de Pâques du message de Pâques. Il abandonne le second, vu le peu de clarté des témoignages et se contente de la croyance à la résurrection, en affirmant : « C'est de ce tombeau qu'est née la foi indestructible à la victoire sur la mort et à une vie éternelle ; » « la certitude... qui se rattache au tombeau du jardin de Joseph ne s'est pas évanouie, et la conviction que Jésus vit fonde aujourd'hui encore les espérances qui rendent supportable la vie terrestre. » Il y a dans ce point de vue une heureuse inconséquence. Comment le cadavre de Jésus a-t-il pu devenir le fondement de ces espérances de vie ? A cette question le conférencier ne répond que d'une manière insuffisante, nous semble-t-il.

L'esquisse de l'histoire du christianisme qui remplit la seconde moitié du livre rend un brillant témoignage à la virtuosité du professeur berlinois. Il excelle à caractériser dans un langage concis et plastique à la fois les périodes marquantes de cette évolution, et sait faire à chacune des apparitions qui en déterminent les étapes sa place normale. En étudiant successivement le christianisme dans le siècle apostolique, dans le catholicisme naissant, dans les églises grecque, romaine et protestante, il se demande à chaque fois : qu'a produit cette période ou cette église ? Comment se caractérise-t-elle ? Comment l'Évangile y a-t-il été modifié, et dans quelle mesure y est-il conservé ? Dans cet examen rapide l'appréciation de l'Église grecque orthodoxe nous a particulièrement frappé ; on y sent l'écho des expériences et des souvenirs personnels du théologien, né dans les provinces baltiques. Il porte sur elle un jugement sévère. « Elle apparaît non comme une création chrétienne avec une enveloppe grecque, mais comme une création grecque avec une enveloppe chrétienne. » Cependant, partout nous voyons l'historien impartial disposé à reconnaître le bien où il se trouve, habile à poursuivre le fil rouge de l'Évangile dans la trame embrouillée. Il jette enfin sur le protestantisme moderne le même coup d'œil clairvoyant ; profondément attaché aux principes de la réforme, il ne craint pas de dénoncer les déficits de son Église et les dangers qu'elle court. C'est cette équité et cette rigueur de jugement qui donnent à l'apologie de M. Harnack toute sa force, et qui amènent le lecteur à écouter avec confiance sa conclusion, que nous regrettons de ne pouvoir citer toute entière : « C'est la religion qui donne un sens à la vie ; la science ne le peut pas... C'est une chose merveilleuse que la science pure, et malheur à celui qui la dédaigne... Mais aujour-

d'hui pas plus qu'il y a deux ou trois mille ans, elle ne donne une réponse à la question de l'origine, de la fin, du pourquoi de la vie. » Cette réponse ne se trouve que dans « la certitude de Dieu, du Dieu que Jésus-Christ a nommé son Père, et qui est aussi notre Père. »

CH. R.

JEAN MONNIER. — LA PREMIÈRE ÉPÎTRE DE L'APÔTRE PIERRE¹.

Au commentaire annoncé dans le titre de ce livre s'ajoute une introduction développée, où l'auteur établit en particulier les points suivants. L'ouvrage apostolique a été écrit de Rome, désignée sous le nom mystique de Babylone (1 Pier. V, 13), suivant l'usage chrétien du temps. La date de la rédaction est ancienne, peut-être le commencement de l'an 64, avant l'explosion de la persécution néronienne; M. Jean Monnier polémique avec succès, nous paraît-il, contre l'hypothèse d'une composition plus tardive; il apprécie, en particulier, avec justesse la théorie récente de M. Ramsay. Pour le fond des idées, l'auteur de l'épître est Pierre; mais Silas ou Silvain a servi de rédacteur (V, 12).— Quant au commentaire de M. Jean Monnier, il est soigné, consciencieux, bien documenté, reposant sur une étude très sérieuse du texte et de la littérature théologique de notre époque. Nous ne saurions aborder ici, cela va de soi, les détails de l'exégèse; deux exemples suffiront. Le célèbre passage III, 18 à 20, est expliqué dans le sens d'une prédication de Christ aux trépassés, entre la mort du Sauveur et sa résurrection. Dans cette hypothèse, cependant, M. Jean Monnier ne réussit pas à faire voir, à mon avis, pourquoi ce message rédempteur aurait été restreint à la génération de Noé, ni dans quel but l'apôtre, qui montre à ses lecteurs leur responsabilité ici-bas, ajouterait néanmoins, — contrairement à son argumentation, — que si nous négligeons les appels de la grâce dans ce monde, il nous restera toujours un refuge dans l'au-delà. J'ajoute d'autre part que, si l'exégèse à laquelle se rattache M. J. M. laisse bien des points obscurs, aucune des interprétations de ce passage si vivement discuté n'est absolument satisfaisante. Autre sujet à

¹ *La première épître de l'apôtre Pierre*, commentaire par Jean Monnier, pasteur de l'Eglise réformée. — Mâcon, Protat frères, 1900. (En vente, à Paris, chez Fischbacher; à Lausanne, chez M. Mignot.)

relever. M. J. M. estime qu'il est question, dans 1 Pier. I, 11, d'une activité positive du Christ personnellement préexistant et agissant dans l'histoire. Cette conclusion ne me semble pas ressortir du texte : si telle avait été la pensée de l'apôtre, il aurait dit « Christ, » comme le fait saint Paul, par exemple (1 Cor. X, 4 ; Philip. II, 5 et suiv.) et non « l'Esprit de Christ. » — Au reste, ce ne sont là que des détails : encore une fois ce commentaire est solide, approfondi ; la traduction du texte est aussi digne d'éloges. En conclusion, nous recommandons vivement l'étude du livre de M. J. M., qui constitue un enrichissement sérieux de notre littérature théologique française. J. B.

BARTLET. — LE SIÈCLE APOSTOLIQUE, SA VIE, SA DOCTRINE, SON CULTE ET SA POLITIQUE¹.

Il nous vient d'Angleterre un bel et important ouvrage sur les premiers temps de l'ère chrétienne ; ce volume sort du Collège de Mansfield, fondé récemment par les Eglises presbytériennes. Son auteur est un des professeurs de cette Faculté, M. Bartlet qui le dédie à deux théologiens de renom, MM. Fairbairn et Sanday.

Le *Siècle apostolique* fait partie d'une série d'ouvrages théologiques² composés par plusieurs savants de Grande Bretagne et d'Amérique, et il y a une certaine parenté intérieure entre cette collection et le dictionnaire de la Bible de Hastings. D'après la préface, il semble que cette série soit destinée au grand public des lecteurs instruits ; mais le travail que nous avons sous les yeux repose sur une étude très détaillée des sources et sur une connaissance de la littérature actuelle, non pas seulement anglaise, mais aussi allemande.

M. Bartlet a accepté une lourde tâche ; qui veut exposer les événements qui ont suivi la mort du Sauveur jusqu'à la fin du premier siècle trouve sans doute bien des secours, surtout dans les

¹ *The apostolic Age, its Life, Doctrine, Worship and Polity*, par James Vernon Bartlet, M. A. ancien élève d'Exeter College et lauréat de l'Université pour le grec du Nouveau Testament, chargé de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique à Mansfield College, Oxford. — Edimbourg T. et T. Clark 1900. 1 vol. in-12 de XLVI et 542 pages.

² *Eras of the Christian Church*.

grandes publications de l'école de Harnack, mais il rencontre sur son chemin une foule de questions qui ne sont pas encore résolues, surtout des questions de date pour la solution desquelles le jugement littéraire et religieux joue un rôle considérable et très délicat. Il n'est pas possible de se trouver d'accord avec l'auteur sur tous les points qu'il aborde et qu'il ne cherche point à éluder; cependant aucun lecteur ne saurait refuser de rendre témoignage à la conscience scientifique dont fait preuve M. Bartlet et à la clarté de son récit.

Nous avons dans ces pages une sorte d'introduction au Nouveau Testament sous la forme d'une histoire suivie et c'est bien ainsi que les livres du Nouveau Testament prennent leur place et reçoivent des événements la lumière dont ils ont besoin. Les monographies successives consacrées à ces livres dans les introductions proprement dites évitent difficilement les répétitions et surtout elles laissent chacun d'eux dans un isolement qui n'est pas naturel et qui nuit à la netteté de l'impression sur l'esprit.

M. Bartlet divise son exposé en quatre livres. Le dernier est le moins étendu, il offre une conclusion générale sur la vie des Eglises et sur la doctrine. Les trois autres sont donnés par la chronologie adoptée par l'auteur: la première génération (29-62), l'âge de transition (62-70), la seconde génération, postérieure à la destruction de Jérusalem.

Dans le premier livre, l'auteur raconte les faits en se servant des Actes, des Epîtres de Paul (y compris les Pastorales) et de l'Epître de Jacques. L'étude comparative de ces différentes sources est sobre, sérieuse, intéressante. Les voyages de Paul à Jérusalem sont comptés et caractérisés d'une façon qui ne sera pas acceptée généralement. La conférence de Jérusalem, telle que la raconte le chapitre XV des Actes ne serait pas la même que celle de l'Epître aux Galates (chap. II) et devrait être placée plus tard. L'Epître de Jacques est mise en regard des éléments les plus anciens de la Didaché.

Le second livre raconte et utilise l'Epître aux Hébreux qu'il attribue à la Palestine, la première Epître de Pierre qui se rattache à l'Asie Mineure, la Didaché qui le renseigne sur la Syrie septentrionale. Il y est aussi parlé de l'Epître de Jude et de la seconde épître de Pierre, ainsi que des premières formations de la littérature évangélique, jusqu'à Marc et Matthieu.

Enfin avec le troisième livre nous arrivons à l'Epître de Bar-

nabas, à l'Apocalypse de Jean, à l'Évangile de Luc, aux autres écrits de Jean et à l'Épître de Clément.

Notre résumé très sec n'a qu'une intention : faire apparaître la distribution des livres du Nouveau Testament dans les différentes périodes, mais il a le grave inconvénient de faire tort au caractère dominant de cet ouvrage qui est vraiment une histoire. Il y aurait ample matière à discussion mais cela mènerait un peu loin ; mieux vaut ici rendre hommage au résultat général obtenu par M. Bartlet. Il a réussi à donner un tableau historique et psychologique de l'état des esprits dans le premier siècle du christianisme. Nous avons été particulièrement attiré par ses descriptions des chrétiens d'origine juive.

ERN. M.

E. MÉNÉGOZ. — PUBLICATIONS SUR LE FIDÉISME ¹.

Les publications réunies dans ce volume par M. le prof. Ménégosz sont de date et d'importance différentes. Tandis que les « Réflexions sur l'Évangile du salut » sont la reproduction d'un petit livre paru en 1879, le travail « Le salut d'après l'enseignement de Jésus-Christ » a été présenté le 21 avril 1899 à la conférence pastorale luthérienne, à Paris. Nous avons donc là des manifestations théologiques d'une période de vingt ans. Et non seulement les principales pièces nous sont données, mais de simples articles de journaux sont reproduits. Grâce à eux, nous pouvons nous faire une idée du remous produit dans le monde religieux par l'apparition et la marche de la barque théologique du fidéisme.

Cette barque a en effet une direction constante, de là l'unité d'esprit de ces trente-huit publications. Il n'y a de progression que dans les applications du même principe. Les problèmes soulevés se dégagent organiquement les uns après les autres.

Quel est donc le principe initial du fidéisme ?

En religion, nous avons soif d'absolu. Seulement, comme les éléments qui constituent les phénomènes religieux sont complexes, l'absolu peut être recherché dans différentes directions. Le catholique met l'absolu dans une institution ecclésiastique, l'orthodoxe

¹ Eug. Ménégosz, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris : *Publications diverses sur le fidéisme et son application à l'enseignement chrétien traditionnel*. — Paris, librairie Fischbacher, 1900. IX et 425 pages.

protestant place son absolu dans un ensemble de vérités traditionnelles revêtues du manteau de la révélation. M. Ménégoz, lui, est plutôt d'avis que Dieu seul est l'absolu; que dès lors l'autorité souveraine, en matière religieuse, gît dans la vie religieuse elle-même. C'est dans notre contact direct avec Dieu que nous trouvons le roc solide sur lequel nous pouvons bâtir nos convictions. « Dieu nous parle par l'intermédiaire de ses messagers et par le témoignage immédiat de notre conscience. Il s'établit ainsi dans notre âme, entre la parole externe de Dieu et sa parole interne, un rapport vivant qui crée, développe, fortifie, purifie, éclaire notre vie religieuse, notre pensée, notre sentiment et notre volonté et qui nous met à même d'entendre la voix de Dieu, de la comprendre de mieux en mieux et de nous y soumettre comme à une seule autorité. Voilà comment nous entendons l'autorité de Dieu. » p. 71.

Cette orientation étant donnée, les problèmes soulevés par notre auteur se comprennent.

La distinction entre la foi et les croyances s'impose. Les croyances sont les efforts des penseurs pour exprimer leurs expériences chrétiennes. Leurs tentatives seront toujours dominées par leur mentalité. Un chrétien est un homme de son temps, de son milieu. Si la vie chrétienne prend sa source en Dieu, les expressions intellectuelles de cette vie refléteront la relativité de l'esprit des chrétiens. Elles ne peuvent pas avoir une valeur absolue. Les dogmes sont toujours soumis à une revision perpétuelle parce que les chrétiens se renouvellent, et voient les problèmes se poser sous un jour nouveau. Aussi M. Ménégoz peut-il soutenir la thèse du salut par la foi, indépendamment des croyances, non pas que les croyances soient inutiles, — quiconque a la vie chrétienne éprouvera toujours le besoin de la formuler, — mais il n'y a pas de formules absolues, elles sont relatives; dès lors, elles ne sauraient être l'objet même du salut.

Et cette distinction entre la foi et les croyances s'applique non seulement aux dogmes ecclésiastiques, mais aussi aux livres de la Bible.

Le problème des miracles se pose à son tour. La mentalité de nos contemporains n'est pas la même que celle des rédacteurs de nos livres saints. Dès lors, nous pouvons prendre la sève religieuse qui circule dans l'exposition des faits rapportés sans être obligés d'accepter leur notion du miracle. « Nous n'en croyons pas moins

au miracle, tout aussi fermement que les auteurs sacrés, mais nous nous l'expliquons autrement. Pour les anciens, le miracle est une intervention de Dieu interrompant le cours *naturel* des choses ; pour nous, il est une intervention de Dieu interrompant le cours *fatal* des choses. Pour les anciens, il est un acte divin libre, *contraire* aux lois de la nature ; pour nous, il est un acte divin libre *conforme* aux lois de la nature. » p. 154.

Et si la foi est plus ou moins indépendante des dogmes, de la notion du miracle des auteurs sacrés, elle est aussi plus ou moins indépendante des documents sacrés. De là le sujet si captivant : « L'histoire sainte et la foi religieuse, » où M. Ménégoz soutient avec talent ces deux thèses : l'histoire sainte n'est pas, comme le veut l'enseignement traditionnel, *une histoire qu'il y ait obligation à croire* ; elle est inversement *une histoire qui doit produire et nourrir la foi*.

Les problèmes soulevés par le fidéisme doivent en effet nous faire de plus en plus distinguer entre le fondement de notre certitude religieuse et les sources de notre foi chrétienne. Le roc sur lequel nous pouvons faire reposer nos convictions, ce sont bien nos expériences chrétiennes elles-mêmes. Aucune croyance présentée au nom d'une Eglise, au nom d'une révélation spéciale quelconque, et acceptée uniquement par la voie de l'autorité extérieure, ne peut supporter la comparaison avec une vérité acquise par le contact personnel de notre âme avec la réalité qu'elle représente. Mais si je ne puis être absolument certain que de ce qui parle à mon âme, le chrétien ne peut se développer qu'en restant en contact avec les chrétiens de son temps, et particulièrement avec la personnalité du Christ. La vie d'une Eglise, sa prospérité, dépend, pour une large part, du fait qu'elle ne cesse d'aller retremper sa foi dans la sève des origines du christianisme. Mais cette dépendance est relative, elle n'est pas absolue ; elle permet au chrétien du dix-neuvième siècle de trier les éléments, de laisser dans l'ombre ceux qui ne touchent pas de près l'essence même de l'esprit chrétien.

En portant haut élevé l'étendard du spiritualisme chrétien, le fidéisme rend de grands services à nos Eglises, qui ont toujours la tentation de prendre des questions connexes pour le problème central.

A. F.
